

Invitation "... pour le meilleur et pour le pire" **par Virginie Otth**

L'invitation :

J'y suis invitée comme témoin, j'y vais avec une appréhension, celle de ma naïveté, mes hôtes sont des extrémistes intimidants, fascinants. Je sais que la fête a été minutieusement préparée, que le mariage sera à la hauteur des mes fantasmes latents.

Le choix des invités s'est fait à coups de tirs dans un bottin de téléphone. Les petites déchirures de papier tombées à terre, contenaient les noms des élus de ce soir. Dans chacune des ces enveloppe se trouvait une balle, petite preuve photographique de ce choix volontairement arbitraire.

Le lieu de noce :

Voyeuse, la porte est fermée, les deux oeillets me regardent, les lentilles sont impénétrables. Le cyclope de Personne s'est transformée en porte lubrique. J'ouvre la porte brutalement.

Je me trouve à l'entrée d'une grotte, d'un trou, dans la caverne de Platon, celle de Personne.

Il y a là, l'austérité des ombres conceptuelles et l'éclat des paillettes. Je ne vois pas la source de la lumière, je suis la lumière, fractionnée, mobile, comme le feu des grecs. C'est la promesse d'une image, les pixels surexposés de mon imaginaire, la bombe à fragmentation de mon idée romantique. Je n'attend personne, la mobilité est une illusion, il fait peut-être déjà nuit, le flash dure longtemps. Je n'ai pas pu entrer, seulement regarder.

C'est l'espace de leur rencontre, absurde et belle, elle a déjà eu lieu, ils sont repartis, je veux les suivre.

La dentelle :

Le prochain indice m'indique que je n'ai peut-être pas loupé la nuit de noce, l'objet est immaculé, les dentelles destinées à une femme juive orthodoxe sont posées dans la nuit, comme une censure équivoque. J'imagine l'origine du monde et l'image de la caverne se superpose à cette dentelle à une autre échelle, encore un trou.

L'épluchure :

Une des étapes, pour un couple, c'est de choisir le papier peint; sauf que dans ce couple-là, les enfants sont encore loin et le papier peint est un tableau d'épluchures domestiques d'un type mystérieux. Ce pourrait être un test psychologique, un herbier de nos forêts intimes. Il y a des coutures, comme si les souvenirs avaient été rapiécés, comme si la symétrie/l'égalité avaient été testées. Dans une lecture perverse, j'y vois aussi un trou recousu; j'ai loupé la nuit de noce, place à la domesticité.

Elle épluche ses chaussures dans une gaine couleur chair, l'acte matrimonial est une performance. La tapisserie est perverse et beige comme la peau.

La tonte :

Cette fois, c'est elle qui lui a coupé la tête, à moins que ce ne soit pas vraiment lui sur

l'image, je ne reconnais pas sa finesse, ni son ambiguïté, je ne l'imagine pas poilu. Le balai-brosse usuellement fabriqué avec du Chiendent (mauvaise herbe tenace et rebelle) se fait tondre dans une délicate lumière.

La tonte, l'humiliation, il est vrai que la femme n'est pas un balai-brosse, pourtant j'imagine ce rituel comme un exutoire très maîtrisé.

Le repas :

Comme souvent, en photographie, j'arrive trop tard, le repas a déjà eu lieu, il ne reste que des miettes. Je suis sûre que le repas était délicieux. Nappe blanche et verres en cristal, un vrai banquet de noces.

La table a été débarrassée, mon oeil tombe sur un oeilleton de porte, celui qui se trouve de l'autre côté de la porte de la première image, sauf qu'il y en a qu'un. L'oeillette est un petit dispositif de visée que l'on retrouve sur certaines armes et sur les appareils photo ainsi que sur les portes.

Je ne vois pas bien les bords de la table, car elle est immense, mais j'imagine bien que ce trou a été bien placé, comme les trous dans les portes des toilettes, pour voir l'entre-jambe des filles. Je ne vois que le dispositif de mes fantasmes, parce qu'il n'y a plus rien à voir. C'est ainsi dans cette histoire, je dois toujours m'imaginer voir quelque-chose. Donc, pour l'instant: pas un poil.

Entre les images, il y a une odeur de fumée, de peau brûlée à la vanille.

Les coulisses :

Dans les coulisses de la noce, il y a ceux qui travaillent, ceux qui préparent la mise en scène, le dîner, le pain.

Tout est bleu clair, couleur layette pourtant elle a la main dans le pain, comme la main dans le sac, sauf que ça doit être chaud, ça doit être bon, ça doit être doux.

Elle est restée là, la main dans le pain et ne s'est plus réveillée de son bien-être, elle n'a pas fini son travail elle a fait durer son extase.

Je cherche aux alentours la boule de mie, pour savoir si elle a consciencieusement sorti les entrailles, ou alors si c'était avec un empressement passionné, qu'elle a éparpillé les petites boules de mie déchiquetées dans la cuisine, avide de ce pain qu'elle connaissais peut-être déjà. Je ne trouve rien que son immobilisme.

La suspicion :

Enfin une robe de mariée, sobre délicatement ivoire et déjà la suspicion.

"La bocca della verità" est un masque en marbre à Rome, il possède une bouche dans laquelle on glisse la main. Selon la légende, la bouche de cette ancienne plaque d'égout mangerait la main de tous ceux qui en la plaçant à l'intérieur prononcerait un mensonge.

Mettre la main dans le trou de cette boule de cheveux est un rituel dangereux pour cette fiancée. Serait-il possible d'échapper au mensonge en photographie? Toute notion de vérité me semble aussi absurde que le mariage. Confier ses trahisons à une boule d'altérité, au monde entier mélangé et anonyme plutôt qu'à un curé, me paraît judicieux.

L'autre :

A la sortie de l'église, je rencontre La Poilue, un conglomérat de cheveux dans lequel je peux m'introduire. La transcendance est indécente. L'autre existe, il est poilu

comme une image. Dans ce cocon d'altérité, je pense à toutes les choses que je n'ai pas osé faire... " pour le meilleur et pour le pire".

Je rougis, je suis allergique à l'autre, j'étouffe, et pourtant, je tarde à sortir.

En sortant, j'emporte comme une relique, une petite boule de poil protégée dans une bulle de plastique. Comme le musc ou l'ambre, j'emporte une petit peu de cette matière immonde qui, mélangé aux parfums quotidiens donne l'odeur merveilleuse des paradoxes.